

ÉDITORIAL

par Régis Guyon

Tenir compte des émotions pour enseigner, pour apprendre

« Je suis au cours élémentaire, et je n'aime pas les choses que je n'arrive pas à comprendre. Ça me fait peur. J'ai envie d'appeler mon papa, de lui dire de venir, pour qu'on puisse parler de l'univers. Mais il va sûrement me dire qu'il faut que je dorme. Et s'il ne dit pas ça, il va sûrement me dire qu'il y a beaucoup de choses qu'on n'arrive pas à comprendre. »

Jon Fosse, *Kant*, (1990)

« Si nos émotions se développent hors de la présence d'autrui, c'est que nous subissons incessamment le mirage de la vie en commun qui nous est si naturelle, c'est que notre imagination est toute peuplée de spectateurs et d'auditeurs imaginaires devant lesquels nos émotions alors se déploient, c'est que, par une sorte de dédoublement auquel le jeu de la conscience réfléchie nous a accoutumés, devenant à nous-mêmes nos propres alliés et nos propres ennemis, nous nous plaignons, nous nous indignons ou réjouissons avec nous, nous nous emportons contre une sorte d'adversaire intérieur, nous nous procurons à nous-même la vision pathétique de nos pleurs et le déchirement de nos cris. »

Charles Blondel, *Introduction à la psychologie collective*, (1928)

Joie, surprise, douleur, satisfaction, admiration, enthousiasme, indignation, colère, anxiété, inquiétude, peur, détresse, découragement, haine... On pourrait lister à l'infini nos états émotionnels. Et ces émotions s'expriment, se manifestent à travers notre corps, et se lisent dans nos rires, nos pleurs, nos cris ou plus simplement dans notre regard, nos gestes, nos mimiques... Sans aller jusqu'à dire que nous sommes gouvernés par nos seules émotions, qui orienteraient nos pensées, nos faits et gestes, nous ne pouvons pas non plus prétendre que l'homme est un être purement rationnel, guidé sans affect pour apprendre, comprendre, s'informer, réfléchir, se motiver, agir. Il est en tout cas difficile de déterminer qui, des émotions ou de la raison, gouverne l'autre. Il suffit pour s'en convaincre d'observer les mécaniques émotionnelles à l'œuvre dans les échanges, qui frôlent

parfois l'hystérie sur les plateformes numériques et les réseaux sociaux... Ce qui semble certain, c'est que nous apprenons perpétuellement de ce, et donc de ceux et celles qui nous entourent. Et les émotions constituent un déterminant agissant sur notre fonctionnement individuel – et notre psychisme – de manière positive et constructive, tout autant que négative et potentiellement destructrice.

Pour autant, on ne peut pas réduire les émotions à la seule dimension individuelle, celle d'un « intérieur » qui serait détaché et indépendant du réel et du social¹. On prend sinon le risque de les considérer comme étant seulement le fait d'individus, nécessairement

1 Il s'agit même d'une dimension importante de la sociologie qui s'est intéressée aux émotions depuis ses origines, d'Émile Durkheim (*Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912) à Bernard Lahire (*Sociologie des rêves*, 2018) en passant par Maurice Halbwachs. Les historiens, comme nous le rappelle Antoine de Baecque dans son entretien, s'intéressent depuis longtemps aux émotions comme en témoignent les trois volumes publiés au Seuil, *Histoire des émotions* sous la direction de Georges Vigarello et Alain Corbin.

singuliers, attachés à des contextes particuliers. Or, selon Maurice Halbwachs, c'est le groupe, la collectivité qui a la main sur les émotions individuelles. « Ainsi, les émotions [comme le souligne Aurélie Jeantet dans son article] sont des “faits sociaux” : elles doivent être comprises comme des “constructions sociales”, ce qui signifie que même celles qui paraissent les plus intimes sont façonnées socialement. » Avant d'ajouter : « C'est que les émotions ont un rôle de révélateur de “ce qui compte” : ce qui m'“affecte” et me “touche” renvoie à ce à quoi je tiens, ce à quoi je suis “attaché”. L'attention aux émotions que l'on éprouve soi-même, associée à une démarche réflexive, permet d'affiner, d'ajuster son action, de mieux comprendre une situation. »

Les émotions constituent une véritable question d'éducation et un sujet de taille pour qui veut comprendre ce qui se joue dans l'acte d'apprendre, comme dans celui d'enseigner². Car, dans la relation éducative, les personnes en présence sont tout autant des êtres de raison, que des êtres d'émotions. Dans l'entretien qu'il nous a accordé, Philippe Meirieu souligne que les émotions ne doivent pas être prises comme des éléments qui amélioreraient ou freineraient l'acte de transmettre : « il n'y a pas la transmission qui s'effectuerait exclusivement sur le registre du rationnel et auxquels certains seraient réfractaires parce qu'ils seraient figés dans le registre de l'émotionnel. La transmission, même apparemment rationnelle, véhicule de l'émotionnel. » Et « l'acte pédagogique nécessite, tout à la fois, ce que j'ai appelé une hygiène professionnelle et qui consiste

à mettre à distance les émotions – en acceptant la fécondité du principe d'intelligibilité maximale – et l'accompagnement lucide de transactions émotionnelles sans lesquelles l'accès à l'objectivité et à la rationalité des savoirs est impossible. »

multiples sont les exemples de situations éducatives – et ce numéro en explore quelques-unes – où les émotions viennent perturber ou à l'inverse enrichir les savoirs mis au travail. L'anxiété a une influence évidente sur la capacité des élèves à investir les apprentissages ; elle peut aussi entraîner ou jouer un rôle dans un processus de refus ou de rupture scolaire. De même, on sait combien la réussite, la persévérance scolaire des élèves tiennent aussi des émotions dans la relation de confiance qui peut se construire avec l'enseignant.e ou l'institution. Et à l'inverse on sait combien il est compliqué de retisser des liens à la suite d'incidents ou dans le cadre de processus de rupture. De la même manière, les relations entre l'école et les familles – à travers les rencontres, les entretiens, les bulletins, etc. – mettent en jeu des dimensions émotionnelles extrêmement fortes, où les sensibilités peuvent s'exacerber³. Et parce que l'éducation est aussi une affaire de socialisation, on doit considérer les émotions comme étant déterminées, provoquées ou induites par un contexte social et culturel. D'autant plus si on considère que la socialisation a pour finalité de faire *désirer* et *in fine* adhérer les individus aux valeurs sociales et au respect des normes socialement valorisées.

Ainsi tous les acteurs intervenant dans la relation éducative, professionnels, enfants, et même parents, sont des êtres sociaux et des êtres d'émotions. Tous les gestes professionnels, toutes les décisions prises dans la situation éducative, sont à la fois préparés et soutenus par une réflexion et des choix clairement posés, tout en étant adaptés à un contexte, conditionnés par l'expérience et des « réflexes de métiers ».

RÉGIS GUYON

rédacteur en chef

2 Déjà dans le *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* (1880) de Ferdinand Buisson, Adolphe Adam consacre un article à « Sensibilité, sentiments » où il indique que « de tout temps, la culture de la sensibilité a été le fond de l'éducation morale de l'enfant », ajoutant que « la culture de la sensibilité reste la seule base de l'éducation. »

3 On peut se référer ici aux paroles des parents en situation de grande pauvreté disponibles sur les blogs du Réseau Canopé et ATD Quart Monde [disponible en ligne].